

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 20 (1970)
Heft: 5

Artikel: Hegel et son pardon
Autor: Hondt, Jacques d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380952>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HEGEL ET SON PARDON

Donner un sens nouveau aux mots de la tribu, cela ne va pas sans risques. Ou bien la tribu ne comprend pas, et le message se perd. Ou bien elle ne comprend que trop, et c'est le messager qui est perdu ! Il faut se faire entendre à demi-mot. Que serait-il advenu de Hegel, s'il avait choisi un langage aussi moderne que son propos, dans ce chapitre fameux : *Le mal et son pardon*¹ ?

Plusieurs lignes de pensée s'y dessinent et s'y entrecroisent. L'une d'entre elles ménage des surprises au lecteur qui consent à la suivre. Elle conduit à une explication nouvelle du pardon : celui-ci résulterait nécessairement du conflit des illusions que des consciences diverses se font sur le sens de l'action. Le processus que Hegel décrit se passe en grande part « derrière le dos » de ces consciences qui n'en prennent pendant longtemps qu'une vue « idéologique », pourrait-on dire. A la fin, la lumière théorique jaillit soudain, si crue que le philosophe n'ose peut-être pas la dévoiler intégralement.

L'ACTION ET L'OPINION

Dans cette affaire, l'analyse hégélienne était partie de loin, d'« un cas donné d'action »². Toute action paraît ambivalente. Elle présente à la fois un caractère individuel et un caractère universel, subtilement unis, et cette ambivalence suscite la différence des jugements que portent sur elle, d'une part celui qui agit, d'autre part les témoins.

Personne n'agit sans poursuivre des buts singuliers qui lui tiennent à cœur, et donc d'une manière égoïste. Chacun recherche son intérêt ou son plaisir, ne serait-ce que le plaisir de faire plaisir, ou

¹ *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J. Hyppolite, tome II, Paris, 1941, p. 190-200.

² *Ibid.*, p. 171.

sa satisfaction, ne serait-ce que la complaisance au spectacle de sa propre perfection. L'action engage l'individualité, elle est d'autant plus efficace que l'individu s'y assimile davantage : « Dans le monde, rien de grand ne se fait sans passion. »

L'action divise le sensible, mais, d'autre part, elle semble aussi diviser les collectivités humaines. En poursuivant mes fins, je m'oppose à celles des autres, je romps l'universalité immédiate : aussi mon initiative provoque-t-elle l'incompréhension, l'aigreur, la contestation. Agir, c'est « se créer des ennuis », car toute action paraîtra intéressée, ambitieuse, égoïste. On la jugera coupable, on punira son auteur : « Nous pâtissons parce que nous avons agi », dit Hegel.

Dans l'espoir d'échapper à cette fatalité, certains préfèrent s'abstenir, et ils renoncent même à leurs droits, ils se résignent. Afin d'éviter toute souillure, ils fuient la relation vivante avec autrui. Hegel les compare à la sensitive qui, à chaque contact subi, replie ses rameaux ¹. Il montre que ces « belles âmes » rétractiles, en s'efforçant de tromper le destin, ne font que se duper elles-mêmes, et succombent lamentablement. Leur chemin séparé n'est qu'une impasse ².

Pour la communauté humaine, un seul recours : l'action des individus qui la composent. Avec elle tout commence ; sans elle, rien ne continue. Mais, en dehors de sa propre dialectique réelle, elle suscite des jugements contradictoires, qui obéissent à leur propre dialectique.

En effet, à la considérer plus attentivement, l'action n'apparaît pas uniquement comme individuelle et intéressée, mais comme comportant aussi une signification générale qui dépasse infiniment les visées de l'individu. Celui-ci est mû par l'amour de soi, la cupidité, la vanité. Mais en même temps, vivant en société, il est obligé, pour parvenir à ses fins, de réaliser une œuvre socialement valable, et reconnue comme telle. A la manière des économistes de son époque, Hegel voit un bien général résulter du tumulte des entreprises individuelles. En croyant œuvrer pour soi, chacun travaille pour tous. Le cœur est la dupe de l'esprit. L'individu se révèle en fait meilleur qu'il ne le pense. Mais, bien entendu, tout cela n'est d'abord aperçu ni par ceux qui agissent, ni par ceux qui les observent.

Celui qui agit, s'abusant soi-même, engage une action qu'il tient pour immédiatement universelle, et il veut sur ce point flouer les autres : voyez mon dévouement, voyez mon héroïsme ! Mais les autres ne se laissent pas séduire par cette image avantageuse, bien au contraire. Ils insistent sur les motifs égoïstes de l'action : « Il

¹ *Theologische Jugendschriften*, éd. Nohl, p. 286.

² Voir *Phénoménologie*, II, p. 189 et 197.

prétend œuvrer pour nous, et pour tous, mais il y trouve son compte ! »

Devant de tels démentis, l'accusé s'obstinera peut-être à vanter son altruisme et son universalisme, mais sa conviction ne restera pas intacte et il tombera dans une hypocrisie que ses juges ne tarderont pas à dénoncer. Alors, prenant vraiment conscience, grâce à leur regard, de ce qu'il est, de ce qu'il fait, de ses limites, il confessera tout cela : « Voilà ce que je suis » (*Ich bin's*)¹.

Ces métamorphoses sont déclenchées dans la conscience active par la présence et la malveillance d'un juge inactif. Celui-ci, de son côté, va éprouver parallèlement des mutations surprenantes. Ou bien il se décidera à agir, et connaîtra le même sort que son vis-à-vis. Ou bien il s'entêtera dans son jugement, qui deviendra son affaire propre, son but personnel, et il s'exposera à l'accusation d'inertie et de partialité.

Dans ce débat, les situations de juge et de coupable se substituent rapidement l'une à l'autre. Le mal change continuellement de camp. A la fin, le pardon intervient. L'analyse hégélienne de l'action, du transfert de son sens ambigu, de l'évolution des deux consciences antagonistes, de la confession et du pardon, se situe à un haut niveau d'abstraction. Il ne faut pas croire pour autant qu'elle ignore la vie quotidienne. Jules Renard, l'auteur de *Poil de Carotte*, une sorte de spécialiste littéraire du ressentiment, raconte que dans les disputes avec sa femme, qu'il aimait bien, c'est toujours lui qui avait le dernier mot : le mot *oui* !

Quand après les accusations mutuelles, le balancement des culpabilités apparentes, les sursauts de vertu outragée, les résistances affectives, le *oui* est prononcé ; quand le pardon mutuel efface les opinions partiales et parcellaires, alors la vie peut reprendre. Sinon c'est le divorce, la rupture, l'arrêt.

LE PÉCHÉ EST MORT

Cette dialectique hégélienne livre son premier enseignement : le mal, ça n'existe pas. On peut bien parler de faute, ou de péché, dans un facile vocabulaire de la représentation. Mais il ne s'agit en fait que de l'illusion d'une faute, destinée à s'effacer devant l'idée adéquate. Ceux qui s'accusent mutuellement, d'une manière idéologique, doivent finalement se placer sur un autre terrain, et en convenir, et s'en tenir au constat de ce qu'ils sont. Leur erreur résultait du morcellement de la réalité, de la division effectuée par l'entendement. Ils se cramponnaient à des fragments, tout en croyant saisir

¹ *Phénoménologie*, II, p. 196.

le tout. Erreur d'optique. Quand elle est corrigée, sur quoi donc le jugement moral pourrait-il mordre ?

Et cependant une faute a été commise. Mais pas dans l'action. Coup de théâtre ! C'est l'opinion sur l'action qui risque d'être fautive, précisément parce qu'elle est opinion, et qu'elle le reste.

Si toute action en effet peut paraître une faute, en tant qu'elle divise et abstrait, cette apparence est fugitive : les divisions et les abstractions se trouvent bientôt reprises dans l'activité elle-même, elles se fondent dans le mouvement de la vie universelle.

Au contraire, le juge vertueux persévère dans ses condamnations des opinions abstraites. Il s'en tient au jugement porté, et, l'empêchant de se dissoudre dans la dialectique de la raison, il le durcit, le pétrifie. Il ne *voit* pas, il ne veut pas voir le côté universel de l'action, mais « il s'en tient au contraire à l'autre côté, distrait l'action vers l'intérieur, l'explique avec son *intention* différente de l'action même, et en éclaire les *ressorts* égoïstiques »¹. Au lieu d'analyser l'action telle qu'elle est, il se mêle de rechercher ses motifs subjectifs, il voudrait détecter, et unilatéralement, la manière dont son auteur l'a vécue, il prétend sonder les reins et les cœurs. Dans ces conditions, c'est lui, l'entendement moralisateur, qui s'entête dans son abstraction. Voici ce que Hegel a l'audace de dire : le vrai pécheur, le seul, c'est le moraliste !

Le juge moral, le contempteur des actions humaines, tient pour péché le fait que toute action, par l'un de ses aspects, est nécessairement individuelle, et donc finie. « Exister, c'est commettre le péché de limitation », dira Jaspers².

Mais tout l'effort de Hegel tend à montrer que cette finitude nécessaire est en même temps provisoire, que l'individualité n'est que l'un des moments constitutifs de l'action. Dans l'action, précisément, elle meurt à elle-même.

L'action effectue continuellement le passage du fini à l'infini, et toute faute se réduit donc à une apparence. La conscience pécheresse n'est alors qu'une fausse conscience. Pas de péché ! Mais, parfois, une certaine maladresse à se trouver des justifications. Marie-Madeleine, « son erreur ne consiste pas à avoir beaucoup aimé ; mais elle commet une belle et émouvante erreur en se croyant pécheresse »³.

Le mal ne consiste qu'en une détermination abstraite et unilatérale : *die trockene Verstandesabstraktion des Bösen*⁴. C'est l'erreur d'un mortel qui insiste, et ne consent pas à glisser.

¹ *Phénoménologie*, II, p. 194.

² *Philosophie*, II, p. 279.

³ *Esthétique*, trad. Jankélévitch, II, p. 279.

⁴ *Berliner Schriften*, éd. Hoffmeister, p. 431.

LA MORT DU PÉCHEUR

Chaque action détenant un contenu individuel, tous les hommes qui agissent sont « méchants », selon le discours ordinaire : « Seule la pierre est innocente. »

Mais même en ce sens trivial, le péché risque bien de s'effacer dans son foisonnement. Si tout est péché, il n'y a plus de péché. Coupables, complices, nous sommes tous également des pécheurs.

Toutefois, si l'on quitte le niveau de la représentation et si l'on conserve cependant son langage, on peut bien encore parler, comme le fait Hegel, de « réconciliation », d'« absolution », ou de « rémission des péchés », mais il entre alors dans l'emploi de ce vocabulaire une part d'ironie fantastique.

Comment pourrait-il y avoir remise ? Il n'y avait pas eu mal-donne. Et d'ailleurs aucun don n'est consenti. Simplement l'illusion du mal s'efface. Cette illusion, renforcée par le scrupule, dépend d'une attention excessive accordée aux aspects parcellaires de l'activité. Le mal, c'est l'idée fixe. *Perseverare diabolicum*, mais c'est uniquement le fait de persévérer qui est mauvais : « La difficulté qui se trouve dans ces concepts a sa seule source dans la ténacité avec laquelle on maintient le *est*, en oubliant la pensée dans laquelle les moments *sont* autant qu'ils ne *sont pas* — c'est-à-dire sont seulement le mouvement qui est l'esprit. »¹

La *Préface* de la *Phénoménologie* reconnaissait « qu'il est beaucoup plus difficile de rendre fluides les pensées solidifiées que de rendre fluide l'être-là sensible »². La conversion à la dialectique exige bien des efforts. Il faut triompher de l'entendement abstracteur, de ses séductions et de sa routine : projet sévère et austère.

Pourtant Hegel présente cette conversion sous un jour beaucoup plus aimable lorsqu'il s'agit précisément des péchés : « L'homme qui les a en est immédiatement absous par lui-même (*unmittelbar durch sich selbst davon absolviert*), dans la mesure où il n'en tient pas compte. Les péchés ne sont tels que lorsqu'ils lui sont essentiels, et sa corruption n'est que de les tenir pour quelque chose d'essentiel. »³

Chacun peut donc assez commodément tuer en lui-même le pécheur, à moins que, moraliste, il n'ait le goût du malheur. Mais les moralistes ne se torturent pas seulement eux-mêmes. Ils se tournent aussi agressivement vers autrui : « Quel maître d'école n'a pas démontré d'avance qu'Alexandre le Grand, Jules César, et les hommes de

¹ *Phénoménologie*, II, p. 283.

² *Ibid.*, I, p. 30.

³ *Histoire de la Philosophie*, in *Werke* (éd. Glockner), t. XIV, p. 273-274.

la même espèce ont tous été poussés par de telles passions, et que, par conséquent, ils ont été des hommes immoraux ? » Hegel s'empare contre ces « valets de chambre de l'histoire », il les compare à Thersite. Constatant leur échec, ne feint-il pas d'entrer lui-même dans le jeu des opinions morales lorsqu'il avoue « éprouver une joie maligne à voir la malheureuse destinée du thersitisme » ? ¹

PAS DE PARDON

Dans cette perspective amoraliste, quel sens prend donc la confession ? L'homme d'action dit ce qu'il est : « Je suis ça » (*Ich bin's.*) Auparavant, il commettait une erreur d'appréciation. La présence d'un témoin l'a aidé à la corriger. Maintenant, il découvre le caractère singulier de sa visée, et, conjointement, le caractère singulier du témoin qui voudrait être son juge. Il se dévoile alors devant son égal : je suis une action, de structure singulière, qu'une dialectique profonde unit à un dynamisme universel.

Confession ? Il s'agit beaucoup plus d'une prise de conscience dans le discours. Et cette « confession » se montre immédiatement curative. Jean Hyppolite l'avait bien vu : « *Le Mal et son Pardon (...)* peut recevoir une interprétation symbolique, mais il y en a aussi une très concrète, l'âme qui se ferme sur elle-même, le dialogue et l'ouverture, la psychanalyse qui se trouve déjà dans la *Phénoménologie*. » ²

La présence du témoin amène l'homme d'action à la confession. De même, l'indignation que son entêtement suscite invite le juge contemplatif à une conversion réciproque. Il finit, lui aussi, par se rendre compte de ce qu'il est, en reconnaissant l'autre, et il renonce à sa manière unilatérale et dogmatique de juger : c'est aussi le mouvement de « briser le cœur dur » ³.

Il pardonne. Mais, en un sens, ce pardon, c'est bien le comble ! Ni péché ni pécheur : si le pardon était pris au sérieux, il révolterait la conscience active qui en « bénéficie », car il la diminuerait, l'humilierait devant un juge.

Or elle refuse absolument cette inégalité : « Sa confession n'est pas un abaissement, une humiliation, un avilissement relativement à l'autre, parce que cette expression n'est pas l'expression unilatérale par laquelle elle établirait son inégalité avec lui ; au contraire, elle s'exprime soi-même seulement à cause de l'intuition de l'égalité de l'autre avec elle-même. » ⁴

¹ *Die Vernunft in der Geschichte*, p. 102-103.

² *Hegel-Studien*, Beiheft 3, p. 11-12.

³ *Phénoménologie*, II, p. 197.

⁴ *Ibid.*, II, p. 196.

Celui qui jugeait, de haut, et d'un cœur dur, va « pardonner ». Mais le pardon ne conserve pas ici son rôle et sa signification traditionnels. Le juge *constate* simplement qu'il s'était naguère trompé en dénonçant une faute et un coupable, et, dépassant sa limitation, accédant à une vue claire, « il reconnaît maintenant comme bien ce qui était nommé mal »¹. Après ce contrôle d'appellation, concernant le mal, un état néant remplace un état fictif. Et le juge démissionne. L'analyse d'une situation objective exclut les jugements de valeur.

Ce qui produit ces renversements, c'est moins l'amour que l'intelligence. Ou plutôt, l'amour désignerait ici un type supérieur de discours, la raison dialectique qui suppose le particulier dans l'universel et l'universel dans le particulier, qui lève les oppositions durcies, qui triomphe dans la révélation de l'unité des contraires. L'amour serait ici l'Idée, qui, en divisant, réunit. Il serait « la dialectique qui fait de nouveau comprendre à ce produit de l'entendement, à ce divers, la vérité concernant sa nature finie et le caractère apparent de l'autonomie de ses productions, et le fait revenir à l'unité »².

La réconciliation met fin à une méprise, redresse une bévue. Métaphoriquement, les deux individualités d'abord affrontées tombent dans les bras l'une de l'autre, comme, spéculativement, les contradictoires tombent dans le même concept.

Dans le geste de la reconnaissance mutuelle et de la réconciliation, chacun des « moi » en présence « se désiste de son être-là opposé, de son insistance unilatérale sur sa singularité ou de son insistance unilatérale sur son universalité, et maintenant, dans ce désistement, le moi s'étend jusqu'à la dualité ». Et alors, dit Hegel, le « oui de la réconciliation » est « le Dieu se manifestant au milieu d'eux qui se savent comme le pur savoir »³. Voici la connaissance du troisième genre, mais devenue sociable. Amour intellectuel de Dieu ? Dans cette théologie hégélienne ambiguë, Dieu se révèle comme la manifestation de la lucidité théorique, d'un « pur savoir ».

RUPTURE ET CONTINUITÉ

Quelles sont les implications d'une telle doctrine ?

Pour bien comprendre sa signification, il convient d'imaginer la situation humaine qui s'établirait si les choses ne se passaient pas comme Hegel le décrit schématiquement.

¹ *Phénoménologie*, p. 198.

² *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, 1970, p. 220.

³ *Phénoménologie*, II, p. 200.

L'action engendre des oppositions et des conflits idéologiques. Ces conflits sont fructueux. Ils provoquent un changement et permettent une culture de chacun des antagonistes. Pour qu'ils naissent et se développent, il faut que chacune des parties ne cède pas immédiatement à l'autre, mais s'affirme et se confirme dans sa singularité, pendant un certain temps. Sans ce moment de la subjectivité, de la négativité, rien de nouveau ne surgirait, il n'y aurait pas d'activité véritable.

Il est donc nécessaire que les opinions se posent dogmatiquement dans une contradiction féconde. Mais il n'est pas moins nécessaire qu'elles en viennent à se résoudre. En se murant définitivement dans sa vertu offusquée, la conscience moralisatrice briserait le lien social. Le « pardon » ménage la continuité. Sans lui, chaque opposition d'intérêt ou d'idées deviendrait insoluble. Un monde privé du pardon ne serait pas viable : *Fiat justitia, pereat mundus!*

Il serait toutefois erroné de croire que, pour Hegel, l'application de cette théorie du pardon à la vie sociale et historique en exclut toute violence. Dans sa dialectique, Hegel n'oublie pas le moment de la destruction¹, mais ce n'est qu'un moment. Le pardon, en général, se voit conférer un rôle politique et social. On songe au mot d'un contemporain de Hegel, Louis-Sébastien Mercier : « Le ressentiment n'est pas une attitude politique », formule reprise par bien des révolutionnaires. Mais le même auteur disait aussi que « le plus grand crime est la dureté du cœur ».

Ces associations et ces transpositions d'idées, ces déplacements de problématique, ces manipulations de vocabulaire ne vont pas sans soulever quelques difficultés. Et tout cela mérite d'être discuté, et critiqué, et de plusieurs points de vue.

Mais si, comme le dit très vigoureusement M. Canguilhem à propos de l'un de nos philosophes les plus audacieux, « le propre de la pensée moderne c'est (...) de ne vouloir et de ne pouvoir proposer une morale »², alors qui donc pourrait nous introduire mieux que Hegel à cette modernité ?

Le cours du monde, tel qu'il le conçoit, se moque des exhortations morales. Les gens pardonnent, sous l'empire de causes bien différentes des nobles motifs que la plupart d'entre eux allèguent. Ce qu'ils vivent subjectivement comme amour et comme bonté n'est que le reflet déformé de ce qui s'accomplit objectivement dans la forme du concept. Et c'est le concept qui les véhicule, voyageurs de l'impériale qui ne voient même pas les roues et les chevaux de l'omnibus. Dans le plus mauvais des cas, si l'on ose ainsi dire, c'est la

¹ Voir *Die Vernunft in der Geschichte*, p. 96.

² *Critique*, n° 242, p. 612. Cf. M. FOUCAULT : *Les mots et les choses*, p. 339.

sensiblerie ou la lassitude qui les poussent au pardon. Dans le meilleur, c'est le besoin de l'autre, le besoin de vivre ensemble, l'intuition d'une solidarité. Comme par un effet de résonance, le dégel des dogmes se traduit en battements de leur cœur.

Le philosophe, dans son tableau de l'histoire du monde, gomme les efflorescences morales. Et, de ce fait, les individus apprennent le texte de leur véritable rôle. Une parole finit par l'emporter en eux sur toutes les autres, la parole qui unit ce que l'entendement avait séparé, cette dialectique que Hegel hypostasie lui-même sous le nom de l'Idée.

Mais la dialectique sait parfois se garder pure de toute contamination de l'image. A certains égards la démarche de Hegel annonce alors, non sans hésitation, celle de Marx, de Nietzsche, de Freud. Sa philosophie de la conscience ouvre une philosophie du concept. Sa dialectique du mal et du pardon tolère bien des interprétations diverses. Elle appelle toutes sortes d'objections. Et d'abord : pourquoi donc appeler encore cela *pardon* ? Hegel inquiète ici tout le monde. De quel mot ne sera-t-il pas capable de dénaturer le sens, s'il réussit à pervertir celui-là ? Et inversement, est-elle rigoureuse, une conversion épistémologique qui joue sur les mots ?

Les sourcils se froncent. Les anathèmes s'apprêtent à accabler le téméraire. Mais Hegel a doublement assuré son salut : « Pardonnez-moi d'être ce que je suis, pour l'amour de Dieu, comprenez-moi ! Mais si votre cœur se ferme, alors, pour l'amour de la dialectique, ouvrez-moi la porte de vos concepts ! »

JACQUES D'HONDT.